

Introduction

1

« Dans un temps où toute humanité tend à se perdre » : ces mots surgissent à l'improviste d'un article consacré à un poète, dans une revue de poésie qui est parue au début de décembre 2015¹. En prenant le temps de feuilleter revues et magazines du moment, j'assemblerais vite un large recueil de la même frappe. Je pense irrésistiblement à Freud qui, il y a environ 85 ans déjà, écrivait que l'humanité avait désormais les moyens de se détruire. Le sentiment d'un désastre persiste et progresse – c'est même le seul progrès que nous semblons faire, nous les piétons fatigués d'un chemin qui semble bien se perdre dans des broussailles sous lesquelles l'histoire est étouffée.

Ce qui ne murmure plus qu'à peine derrière ce long *lamento* traîné sur un « monde immonde »

1. Jean-Paul Auxeméry dans *Poésie*, n° 152, p. 60.

Que faire ?

(expression rebattue depuis trente ans), c'est la question « que faire ? ». Seulement la question, car on ne songe plus à la moindre véritable réponse même si les journaux de toutes sortes regorgent d'analyses informées et de conseils avisés. Le comble de notre désarroi, c'est que nous n'osons même plus poser la question. Tout se défait, tout se refait peut-être tout autrement, à l'écart, mais rien ne nous permet – à « nous » les tard-venus comme disait Nietzsche, à « nous » les hommes du soir, les occidentaux – de poser une question dont le concept même nous échappe : celui d'une action conduite dans un but précis avec des moyens maîtrisés.

Le délabrement des États et celui des partis ou en général des forces œuvrant à s'emparer d'eux, leur domination par des puissances économiques et techniques, le remodellement planétaire des rôles, des modèles, des rapports ne laissent pas percevoir de repères pour l'action. Fini le temps où des mouvements de classe ou de génération, de libération populaire, nationale, culturelle savaient à quoi accrocher des plans, où situer des objectifs, comment se doter de forces. Les révoltes les plus « radicales » (oh ! ce mot si empoussiéré !) sont les plus idéalistes et irréalistes, les appels les plus exigeants sont les plus rêveurs.

Aux déferlements de violence fanatique répondent des postures vertueuses et guerrières auxquelles il est aisé de voir que nul ne croit, pas même ceux qui les adoptent.

Introduction

2

Ce n'est sûrement pas un hasard si déjà en attendant Godot on se demandait « Qu'est-ce qu'on peut faire ? ». Un peu plus tard chez Godard une fille chantonnait : « Qu'est-ce que j'peux faire ? J'sais pas quoi faire ! ». Godot, celui qui n'arrive pas ; Godard, celui qui dit « adieu au langage ». Telles auront été nos formules d'intronisation une fois l'Europe déglinguée et emportée dans un nouveau cours des affaires du monde. Une fois le mot « communisme » laissé en plan avec toute sa charge désamorcée. Une fois l'Europe transformée en une ironique communauté de marché. Une fois les besoins énergétiques exigeant des affrontements. Une fois les libérations coloniales accaparées par des dictateurs et récupérées par les anciens colons. Une fois l'impérialisme remanié et reterritorialisé, le vieil Occident se mettant à peiner pour conserver ses places. Une fois les pensées de l'histoire, de l'humain et du sens s'étant elles-mêmes convoquées au tribunal de leur raison.

Rien d'étonnant si le « faire » – l'action, la production, la mise en œuvre ou l'exécution – devenait incertain de lui-même. La « réalisation » est devenue si problématique qu'il a pu sembler à certains que le réel lui-même venait à manquer, ou bien qu'il n'avait plus que la mince consistance

Que faire ?

des objets rapportés à un sujet calculateur. Le réel pourtant ne saurait s'évanouir ni se dissiper en images. C'est lui au contraire qui se fait valoir aujourd'hui. Il se fait valoir d'une valeur qu'aucune évaluation ne peut envisager.

Nous devons savoir que « toute impuissance théorique est elle-même le témoignage d'une perception réelle : la saisie d'un *commencement* radical, d'une nouvelle forme d'organisation et d'existence politique, irréductible à toute réduction théorique de fondement et de déduction, la saisie d'un fait irréversible de l'histoire ».

Ces lignes d'Althusser¹ portent quelques marques d'époque. La métaphysique du « commencement » et celle, conjointe, de la « radicalité » pourraient menacer. Mais l'important est la conscience vive du témoignage que porte une impuissance : quelque chose résiste aux compréhensions déjà formées. Un fait vient heurter les idées du faire. Il résiste parce qu'il résiste et sans savoir encore au nom de quoi. Comme l'écrit Alexandre Garcia Düttmann : « La résistance finit toujours par revenir à une intraitable tautologie. Elle ne fait que résister² ».

1. Louis Althusser, *Politique et histoire de Machiavel à Marx. Cours à l'École normale supérieure (1955-1972)*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 247-248 (merci à Françoise Metz).

2. « Peu importe à quel point elle est prise en charge par un discours d'explication ou de justification, peu importe

Introduction

3

Que faire ? Il me semble qu'il y a, sans hésiter, deux réponses qui s'imposent en se complétant l'une l'autre. La première : il faut changer la question. La seconde : nous sommes déjà en train de le faire.

Oui, de le faire. Ici même. Par écrit. Non pas l'écrit d'un discours mais la pratique d'un travail de pensée qui est action, qui est même l'action dont nous avons le besoin le plus urgent – et qui du reste est déjà en train de se faire en plusieurs lieux, de plusieurs écritures ou de plusieurs voix.

Au « que faire ? » désespéré et d'avance découragé je ne réclame pas qu'on s'oppose comme si je voulais remonter le moral des troupes. Non, je dis simplement que nous faisons déjà. Non pas que c'est fait, bien sûr – quand c'est fait, c'est fini,

combien raisonnable et combien nécessaire elle peut paraître, la résistance finit toujours par revenir à une intraitable tautologie. Elle ne fait que résister. En même temps qu'elle résiste à quelque chose, ceci ou cela, elle recèle un excès sans lequel elle tournerait en force de normalisation et de normativité, d'intégration et d'institutionnalisation, de consensus et de conformisme » (je traduis). Lettre d'Alexander Garcia Düttmann à Juan-Manuel Garrido, 2015, www.fourbythreemagazine.com/literatures-revolutionary-force.html

Que faire ?

nous le savons. Mais c'est en train de se faire, sans aucun doute. (Sans même parler de toutes les actions, initiatives, luttes, engagements grands et petits qui se font – parfois au risque de l'activisme sinon de l'agitation, mais souvent dans une ferveur discrète, patiente, obstinée.)

C'est en train justement parce qu'il ne s'est jamais vu qu'un comble de désarroi ne produise pas aussi des perceptions (comme dit Althusser) et des exigences à leur mesure. Il s'agit en vérité de comprendre à quel point quelque chose se fait : quelle mutation profonde est en train, quelle métamorphose décisive de l'histoire du monde ou des mondes (des plurivers cosmiques, poétiques, praxiques, théoriques, spirituels).

Ou plutôt, pas même « quelle » mutation – puisqu'elle est seulement en train et ne sera un peu intelligible que dans, au mieux, deux ou trois siècles. Mais au moins *qu'il y a mutation*. C'est loin d'être une première dans l'histoire. Mais c'est la première qui se sait comme telle avec autant d'acuité, parce qu'elle succède à une longue habitude d'histoire prévue, anticipée, visée dans sa réalisation. Nous éprouvons donc d'autant plus les secousses qui déjouent nos attentes et dérangent nos accoutumances.

Introduction

4

Mutation ne signifie ni retour, ni abandon, ni laisser-faire. Cela engage de l'imprévu et de l'imprévisible, cela excède donc les possibles déjà repérés. Cela expose certainement à l'impossible, c'est-à-dire à ce qui défie toute identification, toute reconnaissance, toute assimilation.

Cela demande tout particulièrement d'ouvrir des chantiers sur les lieux mêmes du désarroi et de l'impuissance. Sur le lieu donc du « faire » et sur celui de la « politique » puisque c'est d'elle toujours que nous attendons et exigeons le faire, l'effectivité de l'action décidée. Si nos attentes sont déçues, ce n'est pas que les acteurs politiques soient mauvais : ils sont ce qu'ils peuvent être puisqu'ils sont d'emblée engagés dans un trompe-l'œil. On leur fait faire et eux ne font, en gros, qu'exécuter. Exécuter quoi ? ce qu'une machine énorme tend à réaliser, la production d'un ensemble à la fois total et infini, totalité en expansion interminable d'une circulation des forces et des formes, des informations et des conformations – production doublée par la multiplication elle aussi interminable d'une équivalence générale de toutes choses et de tous êtres mesurée par elle-même, par sa convertibilité inépuisable en sa propre puissance.

Que faire ?

Au fond, le capitalisme représente la seule tentative effective de produire un second monde qui serait « tout pareil au premier » comme disait Descartes et pourtant foncièrement distinct : un monde du remplacement du monde, c'est-à-dire de tous les mondes possibles par un monde second comportant en lui-même sa propre fin. À la seule réserve que cette fin s'avère elle-même sans fin ou infinie au sens interminable et épuisant.

L'ouverture de l'infini dans le fini a été la mutation décisive du monde antique. L'infini s'est ouvert en deux : l'interminable et l'absolu. La production et l'adoration. Production de biens, appropriation. Adoration de rien, extase et déprise. Non sans que les deux aspects se touchent, se contaminent, s'embrouillent jusqu'à la confusion. Dissension interne de l'Occident se diffusant au monde entier. La confusion peut-être est à son comble et va vers sa décomposition. Mais nous ne nous débarrasserons pas de l'intersection entre fini et infini : croisée, coupe, blessure et suture.

Ici je n'avancerai pas plus dans cette direction métaphysique. Ne perdons pourtant pas de vue qu'en dernière instance c'est de ça qu'il s'agit. La justice sous toutes ses formes – envers les existences affamées, dominées, liquidées, exploitées comme envers les vies saturées, épaissies, abruties – ne se peut sans que d'une manière ou d'une autre on en passe par une pensée de l'infini. Car la justice *est* infinie (Derrida la dit « indéconstructible »).

Introduction

Or s'il s'agit de faire, c'est évidemment de faire justice. N'importe quel faire a affaire avec la justice. Il la fait, la défait ou la contrefait. Les fondamentalismes, qu'ils se réclament d'un Dieu ou d'une loi naturelle, d'un commandement suprême ou des prescriptions de la concurrence, invoquent forcément une justice. Or le point névralgique se situe exactement ici : la justice est sans fondement. Elle les transit et les effondre tous.

5

Le paradoxe de la civilisation occidentale – cette civilisation dont la civilité ou la culture fut comme d'emblée indissociable d'une expansion illimitée – consiste dans l'effondrement répété de ce qu'elle fonde toujours à nouveau. Elle est issue d'un bouleversement des formes établies – empires théocratiques ou cultures locales, régimes définis d'appartenance et d'observance – et elle a reçu en partage la tâche de fonder en tant que telle, sans fondation disponible. Elle a donc à la fois tout établi à neuf et mis au jour l'infini du fondement. Elle a fait la cité (la *polis*) en montrant sa fragilité ; elle a fait le droit en l'identifiant à sa propre interminable invention ; elle a fait un dieu retiré de toute identité sacrée (elle l'a aussi reconverti en plusieurs idoles furieuses et elle s'est forgé un peuple-bouc émissaire de ses propres défauts) ;

Que faire ?

elle a représenté la forme humaine (*mimesis*) en montrant combien elle est sans modèle ; elle a raconté des origines inassignables (chasmés, atomes, vide) ; elle a calculé l'infinitésimal ; elle a bouclé le tour du monde en révélant le silence éternel des mondes ; elle a fait régner une équivalence générale où tout vaut tout et donc rien ; elle a édifié des sciences gigantesques autour d'un non-savoir abyssal. Bref, cette immense culture sortie d'une pensée de *creatio ex nihilo* s'est frayé une voie vers une *decreatio in nihilum*.

Sans doute cette civilisation est-elle parvenue au point où elle s'expose clairement, sans échappatoire possible, à son propre paradoxe. Ce point se nomme « nihilisme » et c'est de lui qu'il s'agit de partir dans les deux sens de l'expression. Il faut aller plus loin mais en partant de ce point même et non en s'évertuant à le recouvrir de supposés fondements de secours (humanisme, socialisme, spiritualisme, et toute la série des -ismes dont nous sommes capables).

6

Le temps presse parce que la tâche est si longue... Pris dans un mouvement qui a déjà commencé à déplacer les montagnes, les mondes, les forces et les formes à l'instar de ce qui régulièrement vient recréuser et remodeler le lit du fleuve,